

Jamais trop tard

UN ÉVÉNEMENT TRAGIQUE, le suicide d'un homme sous ses yeux, conduit la narratrice à manquer son train, celui qui devait la conduire à l'Hôtel des Embruns où l'attend son amant. Sous le choc, elle marche dans la nuit, s'achète une robe verte, l'oublie sur un banc, pousse la porte d'un café, longe les quais de la Seine tandis que l'orage s'abat sur Paris. Le temps d'une veille jusqu'au matin, elle se souvient par bribes de dialogues de films, de lectures, de son enfance passée à la campagne auprès d'un grand-père aimé, de sa relation amoureuse avec le photographe qui, de Nantes, a rejoint l'hôtel pour la retrouver, peut-être une dernière fois. Car leur relation semble toucher à sa fin.

Dans ce long monologue où elle s'adresse à lui, elle lui rappelle des épisodes de leur vie com-

mune puis intermittente : un concert à Carnegie Hall, une plage du Nord, quelques conversations, des malentendus, leurs voyages harmonieux, leurs retours discordants, la distance qui, entre eux, s'est peu à peu creusée. Les regrets se mêlent au souvenir du suicidé...

Ecoute la pluie, le douzième livre de Michèle Lesbre, entonne le refrain des thèmes chers à la romancière : l'ombre portée de l'Histoire, l'empreinte indélébile laissée par les lieux et les cieux, les années qui dissolvent l'espérance, le fait aussi qu'il n'est jamais trop tard. Il y a là une magnifique justesse de ton qui tient à la retenue autant qu'à l'aveu. Une écriture simple et évidente, un précipité chimique dont les effets se prolongent, une fois le roman achevé. ■ M.S.

Parcours

1939 Michèle Lesbre naît à Tours.

1960 Elle devient institutrice dans le Puy-de-Dôme, adhère au PSU.

1991 Premier roman, *La Belle Inutile* (Le Rocher).

2003 *Boléro* est le premier de ses livres publiés chez Sabine Wespieser, son éditeur jusqu'à ce jour.

2007 *Le Canapé rouge* est sélectionné pour le Goncourt.

2009 *Sur le sable*.

Extrait

« Il m'envahissait tout entière. Une douleur me traversait, étrange et intime à la fois. Sans cesse des chemins singuliers se croisent dans le plus grand anonymat et soudain, le choc, la rencontre improbable dont la force, la violence, s'incrustait en moi sans doute pour long temps. Tout mon corps était meurtri, comme si j'avais fait les gestes pour le retenir, l'attraper au vol. (...) »

Je portais son enfance dans l'entre-deux-guerres, je portais ses 20 ans, les printemps lumineux de ses premiers amours, la rencontre avec sa femme dans l'euphorie de la paix retrouvée, à la station de métro où je ne sais pas si je pourrai redescendre un jour, je portais ses possibles enfants qui n'en étaient plus et auxquels j'avais l'impression d'avoir volé son dernier sourire, je portais toute une vie qui était entrée dans la mienne par effraction, dont j'ignorais si elle avait été paisible ou jalonnée de malheurs. »

